

tine ». Dans un article de M. Paul Belon, correspondant aux armées, on lit :

« Et quant à l'état d'esprit qui règne dans les troupes de la France et de ses alliés, dégustez-moi cette anecdote que je n'ai pas inventée, que je copie textuellement dans le communiqué officiel du ministère de la Guerre belge :

« Un carabinier qui a fait plusieurs prisonniers a déclaré hier à ses camarades :

— « Maintenant, pour ramasser les Boches, je ne prends pas mon fusil. Je m'en vais au devant de l'en-nemi, avec une tartine, et quand les Allemands la voient, ils me suivent ! »

Nous avons cru jusqu'à ce jour que le coup de la tartine était d'invention française... Rendons à César...

Dans ce même numéro, où l'on fait une charge à fond de train contre les « fausses nouvelles répandues par la propagande allemande », on annonce de source absolument certaine que « Karl Liebknecht, loin d'être emprisonné... s'est engagé dans l'armée allemande ». Comme nouvelle vraie...

M. Lavedan écrit le 23 août un article intitulé : « Faut pas penser... »

Quel document !

Et Hanotaux, le 30 août, s'écrie :

« Ceux qui tombent si jeunes meurent comme Jeanne d'Arc : la brièveté de leur vie est le rachat d'une longue vie pour la patrie. »

Et il ajoute à cette sottise solennelle cette fiche de consolation qui la dépasse en idiotie : « La guerre de cent ans a connu bien d'autres souffrances... »

Mais je tiens pour la chose la plus terrible de toutes un dessin d'Harriot publié dans l'Illustration avec cette légende :

« On n'a pas eu le temps de nous donner des uniformes invisibles... TANT MIEUX ! C'est le moment de se montrer... »

Ce « tant mieux » se chiffre pour un mois (du 4 août au 4 septembre 1914) par 313.000 morts et disparus aux statistiques officielles.

Il y a, d'un bout à l'autre de ce Bulletin des Armées d'août 1914, une volonté froide de mensonge et de sottise voulue qui est sans doute tout ce qui reste pour faire honneur à la méthode de notre état-major pendant cette période de désastre...

Et dire que cela s'est continué pendant cinq ans...

Comment l'intelligence française aurait-elle pu résister ?

Quand on songe au déluge de presse qui s'est abattue sur les peuples pendant cette guerre, on se demande s'il ne faut pas avoir plus de pitié que de colère devant la lente convalescence de leur cerveau.



NOUS assistons depuis environ un mois à la reprise des hostilités du monde bourgeois contre la Russie des Soviets. Et il paraît évident que l'Angleterre, menacée dans son empire colonial, est à l'origine de cette campagne. Le récent assassinat de notre camarade Vorovski est le prélude du drame qui se prépare.

La grande presse donne : mensonges, calomnies depuis les plus perfides jusqu'aux plus grotesques. Entre tous les journaux bien pensants, signalons plus particulièrement La Croix. Ce digne journal a vraiment battu tous les records, comme nos lecteurs pourront s'en rendre compte

par les citations que nous faisons d'un article publié le 12 mai et sous le titre « Comment le bolchevisme due » :

« Il vient de paraître dans un journal parisien une interview d'un Russe récemment émigré. Comme le reporter lui faisait réflexion :

— Mais de quoi parle-t-on en Russie ?

Il répondit :

— De rien. On a dit de ne pas parler. De ne parler de rien. De se taire. Et on se tait. C'est le spectacle le plus étonnant que l'histoire ait connu : le silence de 180 millions d'êtres.

En effet, cela a quelque chose d'étrange, d'angoissant, de macabre même. On se tait ! Un silence de mort ! C'est à peine si quelque échappé de cet enfer ose se risquer à prononcer une ou deux phrases, mais combien éloquentes dans leur brièveté ! C'est une grande nation qui meurt. Dans l'inaction et le silence.

Et la fin de la conversation est peut-être encore plus triste :

— Prévoyez-vous la fin de ce régime ? Et pour quand ? Car il est impossible que l'on ne finisse pas par remplacer ce pouvoir abject !

— Remplacer ? Mais par qui ? Il n'y a personne en Russie. Vous m'entendez ? Personne.

C'est vrai ; cet immense Empire est dans les mains d'une couple de cent juifs, de nationalité douteuse, contre lesquels il ne se trouve personne pour réagir et en débarrasser la pauvre Russie ! Ah ! l'histoire de ces temps sera bien difficile à écrire, et le moment n'en est pas encore venu ; il semble même très lointain !

Cependant, certains faits sont assez manifestes, pour qu'il soit permis d'en tirer des réflexions utiles. C'est ce qu'a pensé un savant Jésuite, le R. P. d'Herbigny, président de l'Institut pontifical oriental à Rome.

Il se demande comment ce peuple infortuné peut encore vivre, sans aliment, sans travail, sans chauffage, sans lumière, bientôt sans toit, puisqu'il brûle ses dernières maisons de bois, pour délayer dans l'eau tiède un peu de farine, de son, de paille hachée ou de feuilles sèches !

Quant au vêtement et à la nourriture, on sait que tout ce qu'on peut en recueillir, chez les paysans cultivateurs qui ont eu quelque récolte, est réquisitionné et distribué entre les amis du pouvoir et ses défenseurs, gardes rouges ou exécuteurs chinois des crimes des maîtres... »

N'est-ce pas que cela est très fort !

Mais voici mieux. L'explication de l'impossibilité d'une intervention (lâcheté !) et surtout le dernier remède :

Une intervention étrangère ne pourrait pas non plus se produire efficacement : les bolcheviks auraient sous la main des hordes immenses qui se dresseraient contre toute armée étrangère, qui ne disposerait pas de renforts inépuisables. Cette intervention étrangère ne servirait qu'à galvaniser l'opinion russe contre « les étrangers », et à la coaliser autour du gouvernement de fait.

Devant une pareille impuissance à réagir contre un gouvernement criminel et tyrannique, qui ne respecte plus rien et s'abandonne aux pires cruautés et à ses instincts démoniaques, il n'est plus que le recours de la prière et dans le secours d'en-haut.

Tout cela se passe même de commentaires.

